

Le nord n'est pas une abstraction

DANIEL CHARTIER ET JEAN DÉSY ET LOUIS-EDMOND HAMELIN,
La nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, 152 pages

Pascal Chevrette

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78183ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chevrette, P. (2015). Compte rendu de [Le nord n'est pas une abstraction / DANIEL CHARTIER ET JEAN DÉSY ET LOUIS-EDMOND HAMELIN, *La nordicité du Québec. Entretiens avec Louis-Edmond Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014, 152 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 37-38.

LE NORD N'EST PAS UNE ABSTRACTION

Pascal Chevette

Chef de pupitre, essais littéraires

DANIEL CHARTIER ET JEAN DÉSY ET
LOUIS-EDMOND HAMELIN
LA NORDICITÉ DU QUÉBEC.
ENTRETIENS AVEC LOUIS-
EDMOND HAMELIN
Québec, Presses de l'Université du
Québec, 2014, 152 pages

Geons qu'au moment où ils liront ces lignes, certains lecteurs n'auront peut-être pas envie de lire sur le nord et la froidure de l'hiver. Pourtant, *mon pays c'est l'hiver*. Cette réalité, aussi élémentaire qu'elle soit, ne semble toutefois pas pleinement intériorisée dans la conscience collective québécoise. De plus, le nord du Québec nous est assez mal connu : à intervalles réguliers, il entre dans le discours politique et économique comme un *topo*, un lieu commun pour convaincre les esprits des avantages de son exploitation. S'étendant de la Jamésie à la Côte-Nord, remontant au pays de la terre sans arbre jusqu'aux terres inuits du Nunavik, le nord demeure une abstraction pour une très large part des Québécois du sud, citoyens et décideurs. « Nous n'habitons pas le nord », constate le géographe Louis-Edmond Hamelin. Cette affirmation, qui vaut tant sur les plans symbolique que géographique, nourrit tout le propos de *La Nordicité du Québec*. Cet entretien en trois parties, mené par l'écrivain et médecin Jean Désy, est à ce titre une initiative salutaire visant à surmonter notre profonde méconnaissance de ce qui se trouve au-delà du 49^e parallèle.

L'ouvrage est bien fait, accessible, instructif ; il rassemble avec convivialité l'essentiel du message du chercheur de la *nordicité*. C'est également un livre qui nous introduit à ce langage du nord sur lequel Hamelin a travaillé pendant de longues années : rappelons que ce dernier est à l'origine du vocable « nordicité » qu'il a défini dès le début des années 1960 à l'époque où René Lévesque, alors ministre des Ressources naturelles (on parlait alors de « richesses naturelles »), autorisa la fondation d'un Centre d'études nordiques. Le mot est aujourd'hui internationalement reconnu. À la discussion autour de la notion de nordicité (partie 1) succèdent les idées d'Hamelin sur le territoire québécois (partie 2). Le tout se clôt sur quelques échanges au cours desquels Hamelin initie Désy aux mots de glace et d'hiver.

LA NORDICITÉ

« Nordicité » est un terme à consonance géographique qui ouvre la réalité territoriale et climatique du nord à ses « pratiques

– sociales, culturelles, sportives, psychologiques – [aux] adaptations qu'il occasionne, [aux] comportements, discours, représentations et politiques qui en sont issus. » Cela en fait un champ de recherche qui favorise un « regard pluridisciplinaire » (p. 13). La nordologie remplit donc un vide sémantique pour ceux dont le nord n'est synonyme que de vastes contrées inhabitées et de terres incultes, lourdes de roches et couvertes du tapis éternel de la toundra solitaire.

Hamelin a également tâché de pénétrer la pensée autochtone en la comprenant par ses mots à elle. Ses traductions et explications des termes *nuna*, *inukshuk*, *Innu Asi* et *Innu Aitun* sont fascinantes. Stimulantes. Elles nous font découvrir une pensée de type holistique.

Dès l'époque de la Convention de la Baie-James et du Nord du Québec, nous apprend le livre, Hamelin tâchait de faire comprendre aux développeurs des chantiers hydroélectriques que des dynamiques sociales et territoriales oeuvraient en sol nordique ; il constatait l'absence des Autochtones des structures décisionnelles et la « violence institutionnelle » à leur endroit étant donné la méconnaissance de leurs traditions.

Pourtant, Hamelin ne défend pas une « conservation atemporelle du nord ». Il parle plutôt d'« une exploitation équilibrée qui puisse conduire au bien public » (p. 7). Le grand défi de pensée qu'il propose consiste à trouver cet équilibre sans lequel le « bien public » entre Autochtones et Non-Autochtones n'est que du vent. Œuvrant à surmonter les deux solitudes que sont le Québec du Nord (celui des Cris, des Inuits, des Innus) et le Québec du Sud, Hamelin étudie la lente adaptation à la réalité de l'hiver pour ainsi définir les traits culturels du nord, traits qui ont incidemment des implications politiques : « La pensée nordiste, affirme-t-il, est une pensée politique au sens le plus noble qu'on puisse la concevoir. »

À quoi se résume cette pensée politique ? Hamelin parle d'associationnisme, c'est-à-dire de l'association de toutes les territorialités de ce qu'il nomme la « Péninsule du Québec » ou le « Québec total ». Il prévoit notamment, avec le Nunavik, qu'il faudra renouveler l'argumentaire du Québec à l'égard de la « politie autochtone », et prévoir par exemple qu'un jour siège un député inuit à l'Assemblée nationale. Le concept de nordicité nous oblige, pense-t-il, à repenser, et gouvernance, et développement



socioéconomique du nord. Son œil de géographe le fait embrasser une perspective à long terme, qui résulterait d'une véritable rencontre avec les nations du nord qui, trop souvent encore, passent sous le radar. Disciple du grand géographe Raoul Blanchard, Hamelin a appris sa discipline en *marchant* le territoire. Le géographe, fort de sa connaissance, se fait alors éveilleur de conscience puisque c'est en arpentant de long en large le vaste nord qu'il espère en révéler la complexité. Ses vœux d'une compréhension en profondeur de ses cultures trouveraient leur expression dans une « métissage culturelle » ou « plénitude politique » ; on sent ici que l'utopie n'est pas loin. Et pourtant, l'humanisme de Hamelin, malgré sa candeur, est nécessaire puisqu'il tranche avec les logiques utilitaristes et économes qui empêchent d'entrer véritablement en contact avec le nord. Toute la portée novatrice du concept de nordicité se trouve là, et l'entretien est sans doute le genre le plus approprié pour en révéler toute la portée.

ÉCHOS AUTOCHTONES ET MOTS DE GLACE

En 2010, Désy a fait paraître chez XYZ *L'appel du nord*, un essai portant entre autres sur la notion d'autochtonie, empruntée à Hamelin. Dans *La nordicité*, il y revient, comme s'il retournait aux sources. Car Hamelin a également tâché de pénétrer la pensée autochtone en la comprenant par ses mots à elle. Ses traductions et explications des termes *nuna*, *inukshuk*, *Innu Asi* et *Innu Aitun* sont fascinantes. Stimulantes. Elles nous font découvrir une pensée de type holistique. Le rapport à la terre et la notion de propriété, la vie communautaire et individuelle, la géopolitique du nord, le nomadisme, sont quelques aspects abordés qui révèlent les difficultés à établir une rencontre signifiante. Hamelin ne se fait pas d'illusion sur le long travail d'assimilation d'idées qui ne peut que s'incarner lentement dans les institutions ; se dégage de ses propos une patience généreuse. Sensible à l'univers mental du nord – à l'hivernité mentale –, il réitère l'importance de reconnaître l'ancestralité des Premières nations, ces « Premiers Québécois ».

VOIR LA NORDICITÉ

suite à la page 38

LA NORDICITÉ

suite de la page 37

«Dialogue sur le glacié et autres mots de glace» constitue la dernière partie de l'ouvrage et nous immerge dans l'univers langagier des glaces. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les mots ne manquent pas pour parler de la glace. Depuis les berges de la pointe d'Argentenay à l'île d'Orléans, Hamelin décrit la glace sur le fleuve avec une aisance à rendre jaloux: les bourguignons, bouscueils, ropaks, caissons et pipkrakes surgissent sous son oeil aiguisé par la science. Et le glacié, bien sûr, la glace qui avance sur l'eau... La discussion entre Désy et Hamelin est enthousiaste, les mots seuls apportent leur lumière. Étant donné la nature introductive de l'ouvrage, des images de ces formations de glace de même qu'un lexique «hamelien» (ou nordique) auraient été les bienvenus.

La nordicité du Québec m'a en tout cas rendu nostalgique de mes cours de géographie, me rappelant la grande richesse de cette science et aussi les lacunes immenses que nous avons en regard du territoire québécois. La saga sur les gaz de schiste et celle, en cours, sur les pipelines et terminaux pétroliers nous ramènent peut-être à reconsidérer aujourd'hui, avec une acuité nouvelle, le Québec à l'aune, non seulement de sa culture, mais aussi de son territoire. Il y a chez Hamelin une compréhension sensible et organique du territoire québécois. Il le raconte avec ces cycles historiques qui remontent jusqu'aux lointaines explorations autochtones de la «péninsule du Québec».

Se remémorant l'un de ses premiers voyages d'études en Abitibi, en 1948, Hamelin parle de sa prise de conscience en termes de «refus global du nord». Cette expression forte lui fit constater que «la grande fresque agricole de la colonisation [est] terminée». Ayant par la suite étudié le développement de la partie catholique et française du bassin laurentien dans une étude remarquable sur le rang de campagne, il comprend que «l'atténuation de ce cycle ne sera pas la fin d'une gigantesque expérience religieuse, car demeurent un foyer qui attend l'allumette de même qu'une demande permanente d'un discours sur l'humanité» (p. 73). La réalité du nord du Québec – c'est une évidence pour lui – doit donc être pensée à l'aide d'autres outils conceptuels.

Hamelin décrit la glace sur le fleuve avec une aisance à rendre jaloux: les bourguignons, bouscueils, ropaks, caissons et pipkrakes surgissent sous son oeil aiguisé par la science. Et le glacié, bien sûr, la glace qui avance sur l'eau...

L'UTILISME RISQUÉ DU SAVOIR

Sur sa page web, Hamelin, qui fut président de l'ACFAS, apporte de nombreuses précisions sur son éthique de chercheur et le rôle de la science à contribuer au bien public, un idéal, rappelle-t-il, qu'il partage avec un Jacques Rousseau, un George-Henri Lévesque ou un Pierre Dansereau. Cette éthique, qu'il nomme «utilisme risqué du savoir», est une position qui va à l'encontre de l'ingérence des politiques du sud ne faisant du nord qu'une destination lointaine pour capitaux: «Je vais dans le Nord, non pour conquérir, mais pour comprendre et, à l'occasion, servir.»

L'excellente préface du professeur de littérature de l'UQAM Daniel Chartier fait bien ressortir ces traits du scientifique et sa démarche. Le livre trouve un bel équilibre entre la présentation des principaux outils de pensée élaborés par le chercheur et la personnalité de ce dernier. Il contient également plusieurs

photographies absolument saisissantes de la vallée de la rivière Koroc, de terres sillonnées par le passage de troupeaux de caribous, du cap Wolstenholme et des monts Torngat; les portraits d'Innus et d'Inuits habitant cet espace méconnu ou voyageant dans un train en route pour Schefferville en disent long sur ce pays à définir dont les contours, rappelaient récemment le géographe Henri Dorion et le juriste Jean-Paul Lacasse, sont ceux d'un «territoire incertain».

Jean Désy, dont l'œuvre elle-même est indissociable des recherches de Hamelin, est un véritable amoureux du nord. Nomade dans l'âme, on sent par ses questions qu'il ne vise pas uniquement à ce qu'Hamelin nous livre sa science: on le dirait en quête de l'espèce d'étonnement de l'homme devant la terre, devant la glace et ses habitants, cet étonnement devant le monde, à la base de toute science comme de toute poésie. ❖



CLAUDE GRAVEL
RAYMOND GRAVEL. ENTRE LE DOUTE ET L'ESPOIR

Montréal, Libre Expression Groupe Librex, 2015,
264 pages

On savait que l'hagiographie était un exercice périlleux. On se doutait qu'un éloge funèbre et une béatification prématurée pouvaient faire d'une admiration trop pieuse un indigeste écœurement. N'est pas Bossuet qui veut. On n'ignorait pas non plus qu'un étirement des bienfaits d'une légende dorée pouvait attirer l'argent de chalands naïfs.

La biographie de l'abbé Raymond Gravel, rédigée par un homonyme, Claude Gravel, n'a pu échapper aux lois douteuses du genre. L'auteur a fait quête et enquête auprès du saint homme et de ses proches. Il en a tiré un dossier préliminaire pour une canonisation rêvée, où foisonnent éloges appuyés, anecdotes choisies et témoignages chargés d'émotions. Je voyais déjà Raymond Gravel en statue de plâtre peint, le sourire sanctifiant dans sa niche illuminée, rayonnant de grâce heureuse vers toutes les chaudières dévotes du voisinage.

Une biographie est une expression littéraire délicate: entre travail d'historien, sans doute prématuré, et enquête de journaliste d'avance convaincu, Claude Gravel n'a pas su éviter l'attraction fascinante de Raymond et prendre le recul indispensable. Le charme a opéré, au point que le texte nous manifeste un envoûtement peu ordinaire. Claude Gravel s'est fait hagiographe et c'est dans ce sens-là qu'il nuit à la postérité de son héros, sanctifié trop tôt, sans autre forme de procès. À force de le suivre dans tous ses déplacements, de l'enregistrer dans ses sermons et ses entrevues, d'assister aux liturgies que l'abbé présidait et de trop écouter ses admirateurs, Claude Gravel nous en dresse un portrait hors de l'ordinaire où aimait se réfugier Raymond Gravel. Trop, c'est beaucoup trop...

Il faut laisser du temps au temps pour décanter une vie et la restituer avec un niveau critique de bon aloi sans la déformer par excès de dévotion. La proximité de l'auteur et de son héros, mais aussi celle de la disparition de Raymond Gravel empêche la saine et nécessaire objectivité. Même les défauts, les erreurs ou les gaffes de l'abbé sont tournées en arguments pro domo... L'abbé rebelle devient un ferment de contestation positive des superstructures cléricales, le député du Bloc un porte-parole indépendantiste, l'ancien délinquant un organisateur communautaire hors du commun et repent. Les nuances ont disparu, comme les contradictions ou les inquiétudes: Raymond Gravel en devient irréel et parfois caricatural. «Le mieux est l'ennemi du bien», aurait sans doute dit notre abbé qui détestait et dénonçait toutes les idolâtries, celles de son église comme celles de ses alliés ou adversaires politiques.

Proche du vrai monde, de ses convictions et les pieds sur terre, le curé Gravel était sympathique. Le voilà directement monté au ciel et travesti en sainte icône. «Entre le doute et l'espoir», indique le sous-titre du livre. Non! Plutôt entre la déroute littéraire et l'*ora pro nobis*, pour le profit, qu'on espère modeste, des marchands du temple. Délivrons-nous de ce mal complaisant et tournons la page!

Jean Carette
Professeur retraité de l'UQAM